

## L'orangerie

Le cocher était venu les attendre quai de la Fosse avec l'attelage. Le capitaine avait jeté son sac à l'arrière du cabriolet et fait signe à Cévénicius de monter.

– Dans trois heures nous serons au « château », lui avait-il annoncé en s'asseyant près de lui.

Il leur fallait traverser le pont sur la Loire puis longer sa rive sud sur plusieurs kilomètres avant d'atteindre le chemin de terre qui les conduirait, à travers les vignes, jusqu'à la maison. Comme c'était la nuit, le jeune homme avait juste eu le temps d'apercevoir une barrière de hauts édifices quadrillés de fenêtres à petits carreaux puis l'impressionnant ouvrage qui enjambait le fleuve. Dans son île, il n'avait jamais rien vu de semblable à ces fantômes de pierre. *Où m'emmène-t-il ? Qu'a-t-il l'intention de faire de moi ?*

Pour le capitaine Orson de Grénicourt, ce retour au pays marquait la fin d'un périple de près de deux ans. Il se réjouissait à l'idée de retrouver les siens mais s'inquiétait aussi de la façon dont ils allaient accueillir ce mulâtre de dix-sept ans qu'il ramenait de la Martinique. *Comment vont-ils réagir ? Bien sûr, il est hors de question de réclamer pour lui une place de domestique au sein de la demeure familiale mais j'ai réfléchi à celle qu'il pourrait prendre sur le domaine.* La solution lui était venue en un éclair de pensée. Puisque son père, le comte de Grénicourt, avait fait construire une orangerie pour y abriter les plantes exotiques qu'il lui avait lui-même rapportées des îles, l'avenir de Cévénicius était tout trouvé : *ce sera lui qui, dorénavant, en prendra soin. Au milieu des agrumes, des caféiers et des palmiers, il ne sera pas tout à fait coupé de ses racines.* Restait à convaincre son père de le garder et de lui conférer cette tâche. *Si j'arrive à lui faire valoir que Cévénicius s'occupera, par la même occasion, de sa collection de cépages anciens, je suis sûr qu'il acceptera. Il tient à ses pieds de Melon de Bourgogne, de Noab ou de Folle Blanche comme à la prunelle de ses yeux.*

En découvrant, le lendemain matin, son nouveau cadre de vie, Cévénicius avait ressenti un vrai coup de foudre pour la dépendance. Quelques décennies plus tôt, le comte avait racheté les terres d'une propriété rurale qui avait été ruinée par les guerres de Vendée. Après avoir ordonné qu'on en replantât les vignes, il s'était fait construire, sur le haut de la colline, l'une de ces villas inspirées de l'architecture des maisons de campagne italiennes que le sculpteur nantais François-Frédéric Lemot avait introduite dans la région au début du siècle. Orson n'avait guère eu le temps de jouir du site car il avait déjà commencé à naviguer en mer quand ses parents en avaient fait leur résidence. Mais il avait contribué à l'édification de l'orangerie qui la jouxtait en rapportant à son père ces espèces inconnues à l'origine de sa passion pour la botanique. Lui-même restait émerveillé par la joliesse du commun que son père considérait comme sa « petite perle ». Cette construction à la mode avait fait du comte l'un des hommes les plus en vue des berges de la Loire. Certes, la demeure principale avec ses portiques, ses galeries, ses colonnes et ses ouvertures en plein cintre avait un charme aussi gracieux que les réalisations d'Andrea Palladio<sup>1</sup>. Le prestige de l'architecte italien avait tellement

---

<sup>1</sup> (1508-1580)

dépassé les contours de sa botte natale que son nom avait été donné au style dit « néo-palladien ». Mais le véritable joyau du domaine de Grénicourt était sans conteste cette orangerie avec ses baies serliennes<sup>2</sup> et géminées, ornées de chantignoles<sup>3</sup> rouges élégamment entremêlées.

Finalement, le nouveau nid de Cévénicius avait, comme lui, quelque chose de métissé. Le jeune Martiniquais se sentait d'autant plus en osmose avec lui qu'il retrouvait, à l'intérieur, l'ambiance de ses origines. Au milieu des arbustes qu'il devait arroser, aérer ou nourrir, il était pénétré d'un parfum envoûtant qui lui rappelait sa mère. Comme elle lui manquait! Angéline était devenue une si belle femme à l'âge adulte que les planteurs de canne à sucre, de coton ou d'indigo la convoitaient tous. Avec sa silhouette élancée qui se balançait en marchant et sa peau fine et luisante, elle était infiniment désirable. Sa propre mère, avant elle, avait passé sa vie à se défendre. Angéline était née de sa liaison avec le maître. Elle avait obtenu de lui qu'il prît leur enfant sous son aile. Comme elle lui avait appris à cicatriser les maux du corps avec des onguents, suivant la tradition des aïeules, il lui avait obtenu une place à l'hôpital de Fort-de-France où l'on accueillait les soldats et les marins victimes des guerres ou des attaques de corsaires et de pirates. C'était là qu'Orson, blessé, l'avait connue...

Sous les branches des palmiers et des orangers dont il prenait soin à son tour, Cévénicius se retrouvait comme enveloppé dans les bras de sa mère. Mais dès qu'il franchissait le seuil de son antre, son regard se perdait dans une immensité verte dévalant la pente à toute allure pour aller se jeter contre une barrière de saules et d'aulnes argentés en bordure de rivière. Dans son esprit, les vagues formées par les plantations de vigne se superposaient à celles de l'océan atlantique qui, dans sa vie d'avant, léchaient la côte bordant l'habitation familiale. Seule la chevauchée quotidienne du comte à travers les allées interrompait la monotonie de ces ondulations d'émeraude surlignées par la blondeur des blés.

De plus en plus nostalgique des couleurs et de l'accent syncopé des gens de son île, l'exilé ne parvenait plus ni à manger ni à boire et s'étiolait de jour en jour. Ce qu'il redoutait le plus était d'oublier le visage maternel tant aimé. Chaque matin, il convoquait dans sa mémoire ses yeux noirs ourlés de cils gracieux, ses pommettes saillantes, ses fossettes qui se creusaient lorsqu'elle éclatait d'un immense sourire et le retroussement de ses épaisses lèvres brunes laissant apparaître ses dents d'une blancheur immaculée. *Ma mère, mon continent intime. Te retrouverai-je un jour?*

À chacun de ses retours, Orson s'étonnait de la détérioration de son état de santé. *Je ne comprends pas; il est bien moins maltraité que la plupart de ses congénères sur les plantations et pourtant, il va mal.* Dès qu'il était à terre, le capitaine suivait de près dans la gazette nantaise, les comptes rendus du parlement au sujet de l'abolition de l'esclavage. *Vous veillerez sur lui?* La voix d'Angéline, sur son lit d'hôpital à Fort-de-France, continuait de résonner dans sa mémoire. Sans elle, sans le bercement de ses sourdes mélodies, il ne serait plus là. Elle avait contribué à maintenir en lui la flamme de la vie en inventant, la nuit, un univers rien qu'à eux. Dans la salle où il se reposait, elle n'était plus l'objet d'un maître. Elle était cette femme pleine de tous les talents et

---

<sup>2</sup> Baie composée de trois ouvertures dont une, centrale, couverte par un arc en plein cintre.

<sup>3</sup> Brique plate d'un peu moins de 3 cm d'épaisseur.

de toutes les vertus que s'étaient transmises, de mère en fille, les femmes de sa lignée. Discrètement, elles avaient accompli les rituels que leur ancêtre lointaine, vendue par le chef même de son royaume, leur avait fait jurer de ne jamais oublier. Caresser les bébés, les cajoler, leur fredonner des mélodies aussi sucrées et gorgées de soleil que les terres rouges d'Afrique. Dans son état de demi conscience, Orson avait senti les mains agiles d'Angéline lui masser le dos, les épaules, les bras et mémorisé cette voix venue d'ailleurs.

Le capitaine de Grénicourt savait ce que le marquis de La Fayette et sa femme avaient entrepris, en leur temps, en faveur de la libération des esclaves. Ils avaient fait figure de pionniers. Sur leur propriété de Guyane, ils avaient mis fin à leur asservissement en leur offrant une rémunération modeste en paiement de leur labeur. Il avait entendu parler aussi du projet visant à accorder à chaque esclave adulte un nom de famille. *Pourquoi ne donnerais-je pas le mien à Cévénicius ?*

Au château, la tâche dédiée au serviteur avait suscité des jalousies et des suspicions, y compris parmi les autres domestiques de couleur. Le comte s'interrogeait lui aussi sur sa venue. *Que va-t-il advenir de lui s'il continue à n'avoir pour tout horizon que cet océan végétal à perte de vue? se demandait Orson. Et si je parvenais à le faire enrôler à bord de l'un de ces voiliers acheminant des vins ou des alcools vers l'Europe du Nord ?* Un départ pour l'île de Wight était prévu à l'automne. Le capitaine s'était alors rendu auprès de son protégé pour lui faire part de son intention.

– Cévénicius, je vois bien que tu t'ennuies ici. Ta terre et... *peut-être plus qu'elle*, avait-il susurré, te manque...

En guise de réponse, le valet avait à peine hoché la tête. Orson, apercevant les larmes lui monter aux yeux, en avait été lui-même troublé. Après s'être ressaisi, il avait ajouté:

- Que dirais-tu d'embarquer sur l'une de ces galiotes à destination des îles Britanniques? Tu veillerais sur le bon état de nos tonneaux de Muscadet et de Gros Plant et tu pourrais plus tard visiter les ports de commerce de la Hanse les plus réputés. Le capitaine Turner est prêt à t'accorder une place à son bord.

Cévénicius était très surpris. La vie lui avait appris à se méfier de l'homme blanc, de surcroît lorsqu'il avait autorité sur lui. Depuis son arrivée en Loire-Inférieure, il ne savait plus sur quel pied danser. *Que suis-je? Qui suis-je?* Sa réponse à la proposition d'Orson se limita à un sourire énigmatique. *Qu'attend-il de moi? Pourquoi fait-il ça ?*

– Au fil des allers et retours, tu pourrais te constituer un pécule et un jour...

L'ancien valet avait donc pris la mer sur « La Reine des Vents ». Il avait eu des difficultés à surmonter ses peurs. Surtout lorsque le commandant lui avait ordonné de monter en haut du mât pour dénouer les voiles en remplacement d'un gabier malade. Il avait souffert aussi de courbatures aux reins, aux cuisses et aux bras. Au fil des semaines, cependant, sa silhouette avait épousé sa condition de matelot et il avait pu retourner à sa méditation. C'était alors qu'il avait compris. *Mais la mer a fait de moi un double du capitaine de Grénicourt!* À travers les gestes qu'il avait appris à accomplir, les tempêtes qu'il avait bravées avec tout l'équipage ou les tentatives d'attaque des corsaires, son corps était devenu le miroir du sien. *À mon retour, j'oserai lui parler.*

Lorsqu'il avait débarqué à Chantenay, Orson était là, à l'attendre.

– On va boire une chopine? lui avait-il proposé, d'un air entendu.

– Je veux bien! s'était-il surpris à répondre.

C'était dans cette taverne de la rue Kervégan, « La belle Cocotte », que son histoire lui avait été livrée.

– Tu es mon fils, Cévénicius. J'ai aimé ta mère, tu sais. Sans elle, je n'aurais probablement pas survécu à mes blessures. Elle m'avait fait promettre de m'occuper de toi. Et bien tu vois, fit-il, en tirant un document de la poche de sa redingote, voici ton acte d'Individualité. Désormais, tu es Cévénicius de Grénicourt.

De l'autre, il sortit une bourse d'or qu'il lui planta sous le nez.

– Tiens ! C'est pour toi. Tu peux rentrer à la maison.

Cévénicius était sidéré. *Comment pouvait-il savoir que mon désir le plus cher était de retourner vivre dans ma matric ?* Mais le capitaine n'était pas dupe. Depuis son plus jeune âge, son père l'avait confié à l'un de ces armateurs qui pratiquaient le commerce triangulaire. Mousse, il avait été témoin de scènes si ahurissantes à bord des navires qu'elles lui avaient vrillé le cœur: le bruit assourdissant de ces êtres enchaînés s'en prenant aux grilles dans les cales, les cris, les larmes, les viols, les coups de fouet, les malades jetés par-dessus bord afin qu'ils ne contaminent pas le reste de la cargaison... Car c'était bien ainsi que l'on considérait ces hommes, ces femmes et ces enfants triés sur le volet sur les ports de la côte ouest de l'Afrique: de la marchandise dont on pouvait tirer le meilleur prix à condition qu'elle arrivât en bon état dans les Caraïbes. Lui aussi, Orson, avait alors appelé sa mère à la rescousse mais il n'y avait pas eu de retour en arrière possible. La situation était différente aujourd'hui. Avec cet argent, Cévénicius pouvait retraverser l'océan. Sur l'autre rive, Angéline avait également obtenu un patronyme et sa liberté mais ça, il l'ignorait. *Notre amour était impossible*, pensait-il; *je ne la reverrai probablement jamais, mais notre fils, lui, pourra lui assurer une fin de vie heureuse.*

– Si tu veux, lui dit-il, « La Gabrielle » quitte Paimboeuf au printemps pour rejoindre en droiture les Antilles.

Cette fois, le visage de Cévénicius s'illumina. *Vraiment, je vais pouvoir fonder un fier et gentil home ?*

Kerin Dupeyrat

(Catherine Gouletquer)

Nouvelle publiée dans le recueil des Romanciers Nantais "Ecrits Vins de Nantes", Editions P'tit Louis, mai 2020.

